

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

### LE GRAND VAINCU

TROISIÈME PARTIE — LA DÉFENSE DE QUÉBEC

XIV. — EXPLICATION.

David Kerulaz se dirigea d'un pas ferme à travers le camp anglais sans paraître s'apercevoir de la pluie qui tombait à torrents et qui ruisselait sur ses vêtements de laine.

Ainsi qu'il l'avait dit à Jean d'Arramonde, David Kerulaz avait quelques raisons de redouter de traverser la ville et il n'était pas fâché de profiter d'une nuit d'orage pour accomplir sa mission.

En effet, son aventure avec l'intendant Varin avait eu les conséquences que M. de M. . . calm redoutait.



Il donna deux vigoureux coups d'épaule et envoya les hommes qui le tenaient rouler dans les coins de la salle.

Il n'avait pas à craindre les sentinelles réfugiées sous leurs abris de branchages et n'eût besoin de prendre aucune précaution pour sortir des lignes anglaises.

Il traversa le village de l'Ange-Gardien silencieux et désert, et arriva enfin sur le bord de la rivière de Montmorency qu'il passa résolument à la nage.

Arrivé près du camp de M. de Lovis, il se dirigea vers un petit bois de peupliers où était installé un détachement de Canadiens dont il se fit aisément reconnaître.

Il sécha un instant à la flamme d'un grand feu ses vêtements mouillés, mangea un morceau, but une gorgée de rhum et se remit courageusement en route dans la direction de Québec.

On se rappelle l'expédition infructueuse que M. Varin avait faite un matin à la grotte du Trappeur, la colère qu'il avait ressentie en se voyant si audacieusement joué et la résolution qu'il avait prise aussitôt de se venger de David Kerulaz.

Quelques heures après cet événement, le commis Godard s'était présenté à « l'auberge de France », située sur le quai et où David avait l'habitude de descendre lorsqu'il venait vendre à Québec ses peaux de martres et de castors.

Godard trouva le Classeur de bisons attablé dans la grande salle de l'auberge avec ces mêmes ouvriers du père Dervieux qui l'avaient aidé les nuits précédentes à duper l'intendant.

Il s'approcha de lui et lui dit que M. Varin désirait lui parler.

David s'empressa de suivre le commis. Il pensa que l'intendant voulait sans doute recommencer ses promenades nocturnes à la grotte du Trappeur et que c'était pour cette raison qu'il le faisait demander.

Mais dès qu'il se trouva en présence de M. Varin il comprit que ce dernier avait découvert la ruse et approfondi à ses dépens les mystères de la caverne.

Pâle, écumant de rage, l'intendant s'avança vers lui en le menaçant du poing.

— Misérable !... commença-t-il.

— Ah ! pardon, monsieur l'intendant, interrompit David d'une voix dure et en relevant la tête ; si nous commençons par les gros mots, je vous préviens que nous irons vite et que je ne resterai pas en arrière... Ainsi, si vous avez quelque explication à me demander, veuillez le faire tranquillement : je serais désolé vraiment d'être obligé de vous manquer de respect.

— Osez-vous bien parler de respect, drôle, lorsque vous vous êtes joué si effrontément de moi ?

David Kerulaz croisa ses bras robustes.

— Ainsi, dit-il, c'est une explication que vous désirez ?... Eh bien ! soit, je vous la donnerai, car, en vérité, depuis deux mois j'étouffe de ne pouvoir dire ce que j'ai sur le cœur !

Le commis Godard s'était glissé derrière une petite table chargée de cartons et suivait cette scène d'un œil curieux et attentif.

— Vous dites que je me suis joué de vous, monsieur Varin ? reprit David en écrasant l'intendant de son hautain regard d'honnête homme ; mais il me semble que vous m'avez donné l'exemple le jour où vous avez fait emprisonner mon frère pour un vol dont il était innocent, et quand ensuite, au camp du lac Champlain, vous avez essayé de me prouver son crime alors que vous savez bien qu'il n'y avait pas d'autre coupable que vous !... Ce jour-là, lequel de nous deux a tenté de duper l'autre ?

Varin fit un soubresaut et frissonna des pieds à la tête ; ses poings se serrèrent avec tant de force que le dessus de ses mains devint violet.

Il voulut se précipiter sur une sonnette, et peut-être faire bâtonner, par ses gens, le hardi Canadien.

Mais David posa sur l'épaule de l'intendant une de ses larges mains et le força à rester en place.

Derrière les cartons qui le cachaient, le commis Godard paraissait se divertir beaucoup. Sa figure avilie par une expression plate et servile s'animait maintenant d'un rire étrange ; ses petits yeux brillaient. Il paraissait se réjouir de la situation critique où se trouvait son patron, dont il supportait depuis si longtemps la morgue et les duretés.

— Je ne veux pas me faire votre juge, monsieur Varin, reprit David en accentuant ses paroles... cela ne me regarde pas ; je n'ai pas de comptes à vous demander et j'espère bien que d'autres plus puissants que moi se chargeront un jour de cette besogne. Je ne vous parle que de ce qui nous concerne, mon frère et moi... je dis que vous avez volé la caisse de l'armée, je dis que vous avez fait tomber injustement les soupçons sur mon pauvre frère, et j'ajoute que j'en ai des preuves si certaines que si je les produisais vous pourriez bien aller aux galères, tout intendant que vous êtes... Mais soyez tranquille, il me suffit que mon frère soit libre et que vous ayez restitué à la caisse l'argent volé. Le reste regarde Dieu et votre conscience... si vous en avez... Seulement, faites bien attention à ne pas m'inquiéter et à ne pas faire allusion à ce qui s'est passé à la grotte de l'anse du Foulon ! Nous som-

mes quittes, monsieur l'intendant ; comprenez-moi bien et n'essayez pas de vous venger de moi autrement. J'en jure Dieu, si mon bras a été assez fort pour soulever l'arbre que les Hurons, vos complices, avaient jetés sur le passage de M. de Montcalm, il sera encore assez vigoureux, je l'espère, pour vous écraser comme un hideux insecte !...

David fit peser son poing sur l'épaule de M. Varin, comme s'il eût voulu lui prouver qu'il lui en coûterait peu pour mettre sa menace à exécution ; puis il tourna sur ses talons et se dirigea vers la porte.

— A moi ! à moi ! s'écria l'intendant d'une voix étranglée.

Godard sortit aussitôt de derrière ses cartons et quatre ou cinq commis et domestiques parurent en même temps, coupant la retraite au chasseur canadien.

— Cet homme m'a insulté, emparez-vous de lui !... poursuivit Varin écumant de colère. C'est un misérable, un voleur !...

Les cris qu'il poussait firent encore accourir plusieurs agents aux vivres qui flanaient dans l'anti-chambre voisine.

— Mettez-lui la main au collet, continua l'intendant qui redoublait de rage et d'audace à mesure qu'il se sentait mieux soutenu ; ne le lâchez pas, je veux faire un exemple, un exemple terrible !... Ah ! le maraud ! le gremlin !...

Une dizaine de commis et de valets s'étaient jetés sur le chasseur canadien et le maintenaient en s'accrochant à ses vêtements.

Varin, en voyant David ainsi réduit à l'impuissance, eut une lâche inspiration.

Saisissant la canne qu'un de ses agents tenait à la main, il la leva sur le Chasseur de bisons.

Celui-ci devint pâle.

Un éclair rapide traversa ses yeux noirs.

Il donna deux vigoureux coups d'épaulé et envoya les hommes qui le tenaient rouler dans les coins de la salle ; puis, arrachant le bâton des mains de Varin terrifié, il lui en asséna un coup furieux sur les épaules.

Varin poussa un cri de douleur et tomba lourdement sur le carreau de la salle, ses grosses mains en avant.

Alors David gagna tranquillement la porte sans que personne osât l'arrêter et sortit de l'hôtel de l'intendance.

Mais quelques heures après il fut prévenu qu'un mandat d'arrêt avait été décerné contre lui par le grand prévôt pour avoir insulté et battu un fonctionnaire de l'armée.

Le séjour de la ville lui était interdit ; il ne put d'avantage se réfugier à la ferme du père Dervieux, car il craignait d'attirer sur le pauvre vieillard et sur Marthe la vengeance de l'intendant Varin.

Il prit donc le parti de regagner le camp et alla sur-le-champ raconter à M. de Montcalm ce qui venait de lui arriver.

Le général fronça le sourcil et commença par gronder le Canadien de l'acte de violence qu'il avait commis sur la personne de l'intendant.

David écouta les yeux baissés les remontrances de M. de Montcalm.

— Oui, dit-il enfin avec une expression à la fois contrite et malicieuse, je comprends bien que j'ai eu tort, monsieur le marquis... Battre un intendant ! c'est fort mal de la part d'un pauvre homme tel que moi... j'ai peut-être mérité la corde.

Il se mordit les lèvres, hésita, puis, avec une sorte d'élan :

— Mais si vous saviez comme cela m'a soulagé le cœur !... s'écria-t-il.

Le marquis de Montcalm ne put s'empêcher de sourire de cet aveu du rusé Canadien.

— En attendant, dit-il, il faut te cacher. Plus tard, j'espère bien qu'on règlera les comptes de chacun et que l'on répartira également la corde entre tous ceux qui l'ont méritée.

David Kerulaz se mit à rire et, quittant le général, il alla rejoindre les volontaires canadiens dans un petit bois placé près de la rivière Montmorency, où ils avaient établi leur campement.

Au milieu de ces hommes qui lui étaient dévoués jusqu'à la mort, il pouvait braver la colère de Varin.

Le jour de la bataille de Montmorency, David fit des prodiges d'adresse et de courage.

Suivi de ses camarades, tous excellents tireurs comme lui, il alla se poster sur la lisière du bois et tua un à un les artilleurs anglais dont la batterie était située de l'autre côté de la rivière.

## XV

## L'ARRESTATION.

En arrivant à Québec, après l'important entretien qu'il venait d'avoir avec Jean d'Arramonde prisonnier, David Kerulaz éprouva le besoin de réparer un peu ses forces épuisées par cette longue marche au milieu de la tempête et à travers des chemins effondrés par l'eau, qui tombait à torrents. Il se dirigea donc vers « l'auberge de France, » dont l'hôtelier lui était entièrement dévoué.

À peine entré dans la salle de l'auberge qui heureusement était déserte, le brave Chasseur de bisons tomba assis sur un banc et demanda à manger et à boire.

Une servante lui apporta une bouteille de vin aigre, du pain rempli de son et de débris de paille et un quartier de viande noire qui paraissait provenir de quelque animal étrange et inconnu.

Il commençait à peine à attaquer ce détestable repas, lorsque l'hôtelier vint se glisser sur le banc à côté de lui et lui murmura mystérieusement à l'oreille :

— Ouvrez l'œil, David ; je crains bien que quelqu'un ne t'en veuille à mort.

— Vraiment !... Eh ! je ne pensais pas avoir d'autre ennemi en ce moment que ce maudit morceau de cheval ou de chien qui refuse obstinément de se laisser avaler !...

— Ne plaisante pas, c'est sérieux. Depuis plusieurs jours, des gens de mauvaise mine et qui semblent armés jusqu'aux dents sous leurs manteaux rôdent autour de mon auberge. L'un d'eux vient souvent s'asseoir à cette même place où tu es, et me demande de tes nouvelles avec un intérêt qui me paraît suspect... Enfin, l'autre jour, poursuivit le pauvre aubergiste en hésitant, on m'a promis deux mille écus si je te livrais.

— Par saint Yves ! ma tête vaut plus que je ne croyais !... Deux mille écus !... sais-tu que c'est un joli denier ?

— Te voilà prévenu ; prends tes précautions et ne t'attarde pas trop longtemps ici...

— Merci, Jean-Baptiste, je profiterai de ton avis, dit David en serrant la main de l'hôtelier... mais en vérité, si je m'attarde chez toi, tu n'en pourras accuser que ce pain qui est plus dur qu'une pierre, et ce rôti sans noms qui semble découpé dans la peau d'un bison.

— Hélas ! mon pauvre David, nous ne mangeons pas autre chose depuis deux mois. On dit même que bientôt nous n'aurons plus rien à nous mettre sous la dent... à moins toutefois

que les intendants et les accapareurs de blé, ne se décident à ouvrir leurs greniers.

David Kerulaz se leva et prenant congé de l'aubergiste :

— Adieu, Jean-Baptiste, lui dit-il. J'ai encore une longue course à faire et je n'ai pas le loisir de bavarder avec toi... Espérons qu'il viendra des temps meilleurs...

— Notre pauvre belle ville de Québec ! dit l'aubergiste dont les yeux devinrent humides de larmes... As-tu vu ces ruines, ces misères ?... Pourvu, mon Dieu ! qu'après tout cela nous ne devenions pas Anglais !...

Le Chasseur de bison sortit de l'auberge et se remit courageusement en route sous la pluie battante.

Mais il avait fait à peine dix pas dans la ruelle étroite qui conduisait au quai du Saint-Laurent, quand tout à coup il se sentit aveuglé par un large manteau qu'une main invisible lui jeta sur la tête et sur les épaules.

Il essaya de se dégager ; mais, au même instant, un lasso s'enroula autour de ses jambes et le fit trébucher. Il tomba.

Cette attaque avait été si soudaine et si hien conduite que, malgré sa vigueur et son adresse, le Chasseur de bisons sentit que la résistance serait inutile.

Il essaya pourtant de se débattre et d'appeler au secours. Mais ses agresseurs étaient nombreux, les liens qui serraient ses jambes le condamnaient à l'immobilité, le manteau épais enroulé autour de sa tête étouffait ses cris.

Au bout de quelques instants de lutte, il fut réduit à l'impuissance et garrotté dans de solides courroies.

Puis ceux qui l'avaient fait prisonnier le prirent par les épaules et par les jambes et l'emportèrent dans une direction inconnue.

Toutefois, malgré la rapidité avec laquelle cette scène s'était passée, l'hôtelier de « l'auberge de France » avait entendu le bruit de la lutte.

Il comprit aussitôt que son ami David était tombé dans le piège dont il avait essayé de le préserver. Se sentant trop faible pour l'arracher des mains des hommes vigoureux qui l'emportaient, il voulut du moins savoir ce qu'on allait faire de son malheureux ami et se mit à suivre à distance le groupe qui s'éloignait.

Ce groupe s'arrêta devant la prison de la ville.

L'aubergiste se rapprocha en frôlant la haute muraille noire.

Il entendit le geôlier ouvrir le judas de la grande porte et parlementer quelques instants avec celui qui semblait être le chef de la troupe.

Et les paroles suivantes parvinrent à son oreille :

— Par ordre du grand-prévôt, je vous remets cet homme... vous m'en répondez sur votre tête.

La porte roula sur ses gonds, puis se referma avec un bruit strident.

Ces cinq hommes qui portaient David avaient pénétré avec lui dans la prison.

Les autres s'éloignèrent et l'aubergiste collé contre la muraille entendit l'un d'eux s'écrier en se frappant les mains :

— Vrai Dieu ! M. Varin sera content ; nous avons bien gagné notre argent !...

## XVI

## LE MESSAGE.

Dès la pointe du jour, le lieutenant Garnley vint réveiller Jean d'Arramonde en lui touchant l'épaule.

Celui-ci se souleva aussitôt et se frotta les yeux.

— Le moment est venu, monsieur, dit l'officier anglais d'un ton grave. Vous avez cinq minutes pour prendre vos dispositions dernières.

Jean d'Arramonde parut réfléchir quelques instants.

— Ne pourrais-je pas parler à votre général ? demanda-t-il enfin ; j'ai une importante communication à lui faire.

Le lieutenant Garnley connaissait les conditions que James Wolf avait mises à la grâce du gentilhomme et le général lui avait dit de lui amener immédiatement Jean d'Arramonde si, avant de marcher au supplice, il témoignait le désir de le voir.

Néanmoins l'officier anglais ne put réprimer un mouvement d'étonnement.

Le sang froid que d'Arramonde avait montré quelques jours auparavant lorsqu'il avait été adossé au mur pour être exécuté, sa conduite ferme et résolue depuis qu'il était en prison ne laissaient guère supposer qu'il pût céder au dernier moment à la crainte du supplice.

Le lieutenant sut pourtant cacher sa surprise et, s'inclinant froidement, il dit :

— Je vais vous conduire, monsieur, devant le général Wolf.

Ils traversèrent la cour de la ferme qui était déjà remplie d'officiers et de soldats que l'annonce de l'exécution d'un espion français avait attirés à cette heure matinale.

Dès que d'Arramonde fut en présence du général Wolf, ce dernier fit signe au lieutenant Garnley de se retirer.

Demeuré seul avec le prisonnier :

— Ainsi, dit James Wolf après un court silence, vous avez réfléchi, monsieur ?

— J'ai réfléchi, général.

— Vous êtes prêt à remplir les conditions que je vous ai indiquées ?

— Je suis prêt.

— Vous aiderez mes troupes à débarquer ?

— Oui, dit d'Arramonde en feignant de faire un violent effort sur lui-même.

— Vous devez comprendre, monsieur, que, lorsqu'il s'agit d'une chose aussi grave que le salut d'une partie de mon armée, je prends mes précautions et j'exige de vous quelques sûretés.

Jean d'Arramonde s'inclina.

— Il faut donc que vous m'indiquiez à quelles dispositions vous vous êtes arrêté pour assurer le débarquement de mes troupes.

— J'irai plus loin, général, je vous indiquerai même, si vous le désirez, quel sera le lieu du débarquement.

James Wolf eut un geste d'étonnement. Jean d'Arramonde reprit :

— Il n'y a sur la côte sud de Québec qu'un point qui soit abordable ; c'est l'anse du Foulon.

— Je le sais, mais ce point est gardé par un poste important que M. de Montcalm y a placé.

— Je puis faire retirer ce poste.

— En vérité !

— Alors la route sera libre et votre armée pourra débarquer en toute sécurité.

— Mais comment obtenir que ce détachement s'éloigne ?  
Jean d'Arramonde parut réfléchir, mais en réalité son plan était fait d'avance.

— Il faudrait trouver un émissaire, un homme de confiance...

Puis, comme s'il eût eu une inspiration subite :

— Général, dit-il, veuillez faire venir cet homme qui a failli être fusillé avec moi l'autre jour et auquel vous avez daigné faire grâce de la vie... Il se nomme Franck Renaud... on le trouvera facilement au village de l'Ange-Gardien. Il semble au dacieux et dévoué, et comme j'ai eu l'occasion de lui être utile, il ne me refusera pas le service que je lui demanderai. Je lui remettrai devant vous un ordre que je daterai du camp de M. de Montcalm et par lequel je prierai, au nom du général français, l'officier qui garde l'anse du Foulon de se replier sur Québec... Cet officier est mon ami, en quelque sorte mon frère d'armes ; il ne doutera pas que cet ordre ne vienne du marquis de Montcalm lui-même.

Le général Wolf réfléchi à son tour pendant quelques minutes qui parurent un siècle au gentilhomme béarnais.

Il appela ensuite le lieutenant Garnley, lui dit de conduire le prisonnier dans une pièce voisine et d'envoyer chercher immédiatement au village de l'Ange-Gardien le Canadien Franck Renaud.

Puis il compléta cet ordre en donnant au jeune officier quelques instructions à voix basse.

Deux heures après, un petit détachement au milieu duquel se trouvait le paysan canadien traversait la cour de la ferme. Le pauvre homme n'avait pas bien compris ce que les soldats anglais lui avaient dit lorsqu'ils s'étaient assurés de sa personne dans l'auberge du père Joseph ; aussi marchait-il d'un air triste et préoccupé. Il se demandait sans doute si le général ennemi, pris de remords, n'avait pas cette fois l'intention de le faire tout de bon fusiller.

Selon l'ordre que James Wolf lui avait donné, le lieutenant Garnley fit attendre le Canadien dans le petit couloir étroit qui précédait la pièce où se trouvait le général, puis il vint dire à ce dernier que ses ordres étaient exécutés et que le paysan était là.

— Faites venir le prisonnier, dit Wolf.

— Monsieur, continua le général en s'adressant à Jean d'Arramonde lorsque celui-ci fut ramené en sa présence, voici du papier et une plume. Veuillez écrire ce que vous avez dit. Le messenger est là, prêt à partir.

— Ne pourrais-je le voir, lui indiquer comment il devra s'y prendre pour traverser le camp de M. de Montcalm et arriver jusqu'à l'officier qui garde l'anse du Foulon ?

— C'est inutile, monsieur, répliqua Wolf avec un froid sourire. Je lui donnerai moi-même ces instructions.

Jean d'Arramonde eut un moment d'inquiétude. Il aurait voulu parler au Canadien, lui indiquer, ne fût-ce que par un signe, qu'il ne devait pas accomplir la mission dont il allait le charger.

Mais devant l'insistance du général Wolf il dut s'exécuter pour ne pas éveiller ses soupçons.

Il s'assit devant la table et écrivit :

A MONSIEUR DE SAINT-PREUX,

Commandant du poste de l'anse du Foulon.

« Camp de Beauport, 6 septembre 1759.

« Mon cher baron,

« M. de Montcalm, que je viens de voir à l'instant, me charge de vous dire qu'il vous prie d'abandonner votre poste de l'anse

du Foulon et de vous replier sur Québec. J'aurais été vous porter moi-même l'ordre du général si je n'étais pas retenu ici par une égratignure que j'ai reçue le jour de Montmorency.

« Votre bon et fidèle ami,

« JEAN D'ARRAMONDE. »

— Vous pouvez vous retirer, monsieur, dit le général Wolf en jetant les yeux sur le papier que Jean d'Arramonde venait de signer.

Lorsque le gentilhomme béarnais eut disparu sous la conduite des soldats chargés de sa garde, le général Wolf fit venir Franck Renaud.

Il écrivit à son tour une lettre, y inséra le billet de Jean d'Arramonde, et, après avoir cacheté le paquet, il mit sur l'enveloppe la souscription suivante :

« Monsieur ISAAC BITCHE,  
rue Jacques-Cartier,  
QUÉBEC. »

Se tournant ensuite vers le paysan canadien :

— Mon ami, lui dit-il, il faut que vous vous chargiez de traverser les lignes françaises, d'entrer à Québec et de remettre cette lettre à son adresse. Je vous avertis qu'il s'agit d'une chose de la plus grande importance. Du résultat de votre mission dépend la vie de ce jeune homme qui a pris l'autre jour votre défense et qui maintenant est mon prisonnier.

— En ce cas, général, dit le canadien avec feu, je vous ponds que cette lettre sera remise, dussé-je y laisser un bras ou une jambe !

— On va vous délivrer un sauf-conduit pour sortir de nos lignes. Allez et faites diligence.

Le paysan canadien glissa la lettre dans un bissac de toile suspendu à son cou et sortit à grands pas de la ferme, heureux à la fois d'en être quitte à si bon marché et de pouvoir s'acquitter envers le brave jeune homme qui l'avait défendu aux dépens de sa liberté et peut-être de sa vie.

Pendant le reste de la journée, Jean d'Arramonde ne fut pas sans éprouver une certaine anxiété.

Si, par impossible, David Kerulaz allait être empêché de remplir la mission qu'il lui avait confiée, la situation deviendrait terrible.

Gaston de Saint-Preux recevant cette seconde dépêche se retirerait de l'anse du Foulon, laissant la place libre aux troupes anglaises qui devaient débarquer.

Alors tout serait perdu. La position de l'armée française serait tournée, le camp et la ville surpris et emportés avant d'avoir pu se mettre en défense...

Mais, réfléchissant, d'Arramonde se rassurait. Il comptait assez sur la force et l'adresse de David pour vaincre tous les obstacles qui pourraient l'empêcher d'arriver jusqu'à l'anse du Foulon.

Et puis Saint-Preux interrogerait évidemment le paysan canadien. Il saurait alors qu'au lieu de lui écrire librement, du camp de Beauport, Jean d'Arramonde lui expédiait cette lettre du camp des Anglais. Il apprendrait que son ami était le prisonnier de James Wolf et, se défiant de quelque piège, il refuserait d'obéir à un ordre aussi grave.

— Eh ! le général Wolf n'a pas songé à cela ! se dit d'Arramonde en reprenant confiance.

Mais on a vu que le général Wolf y avait parfaitement son-

gé et que, pour éviter les questions que le commandant français ne manquerait pas d'adresser à l'émissaire, il avait envoyé ce dernier chez un juif allemand de Québec. Isaac Bitche, qui entretenait avec l'armée anglaise des relations suspectes et avait accepté la honteuse besogne de renseigner le général ennemi sur ce qui se passait dans la capitale assiégée.

Dans le billet qu'il avait ajouté à la lettre de d'Arramonde Wolf ordonnait à l'Allemand de faire parvenir à Saint-Preux, par un homme à lui, le faux ordre de M. de Montcalm et de lui dire qu'il le tenait d'un officier du général français.

Jean d'Arramonde avait donc raison d'être inquiet ; David Kerulaz arrêté avant d'avoir pu atteindre l'anse du Foulon, c'était la ruine du hardi projet qu'il avait formé, c'était le débarquement des Anglais assuré et la perte inévitable de la vaillante armée de Montcalm.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

## LE PERCEPTEUR DE MARSAY

### XIV

Il lui tendit la main, mais le colonel ne la vit pas. Ses yeux s'étaient injectés de sang, un cercle blanc se dessinait autour de ses lèvres, tandis qu'avec la surprise et le désappointement, une colère soudaine, folle, irréflective, lui montait au cerveau.

Il fit en chancelant deux pas vers sa nièce.

— Misérable... misérable intrigante !... balbutia-t-il d'un accent étouffé.

La voix lui manqua, mais son frère ne lui laissa pas le temps de reprendre la parole.

— Es-tu fou ! cria-t-il avec rage. Lâche ! tu insulte une femme, ton hôte !

Et, avec un geste menaçant, il s'avança vers son frère, comme pour le frapper.

Gabrielle poussa un cri et joignit convulsivement les mains ; Andrée, blême d'une fureur contenue, prit le bras de Charles Bausset.

— Assez, de grâce ! dit-elle d'une voix mordante. Emmenez-moi de cette maison où l'on n'a pas craint d'insulter votre fiancée et ne dites pas un mot de plus à l'homme cupide qui sacrifierait votre bonheur à l'espoir de vous survivre.

Elle prit son chapeau, resté sur un fauteuil, et entraîna son oncle.

Le colonel, déjà revenu de son premier mouvement de colère, comprit soudain la faute qu'il avait commise, et saisit le bras de son frère.

— Charles, commença-t-il, oublie...

— Oublier ! cria M. Bausset d'une voix que la fureur rendait aiguë et perçante, oublier !... Jamais !... Je te défends de passer mon seuil... Je te verrais mourir de faim que je ne voudrais pas te tendre une bouchée de pain ! Entre nous, c'est fini jusqu'à la mort !

— Andrée, par pitié ! s'écria Gabrielle, suppliante, le laissez-vous partir ainsi !... Deux frères !...

— Je n'oublie jamais une injure, dit froidement la jeune fille, qui sortit sans détourner la tête.

.....

Le soir même, elle partait pour Paris, où elle devait passer le temps qui s'écoulerait jusqu'à son mariage.

## XV

Robert était assis devant son bureau, par une sombre matinée d'octobre. Les arbres perdaient l'un après l'autre leurs feuilles rougies, le ciel était d'un gris terne, un brouillard épais se répandait lentement dans l'atmosphère, et un froid humide rendait nécessaire le feu qui brûlait dans la cheminée.

Des liasses de papiers et des piles de registres étaient rassemblées devant le jeune percepteur ; cependant, sa plume restait immobile, et ses yeux étaient vaguement fixés devant lui.

Ce n'était pas la première fois qu'il semblait songeur, distrait, travaillé par quelque pensée inquiète ou quelque lutte intérieure. Pendant les six semaines qui venaient de s'écouler, il s'était montré sombre, soucieux, et mademoiselle de la Morlière lui avait demandé plus d'une fois, avec un certain dépit, si c'était le mariage d'André qui opérait chez lui une métamorphose aussi désagréable.

Vraiment il n'y songeait guère, à cette brillante Andrée, et ce n'était pas sans irritation qu'il essuyait les railleries de la vieille fille.

— Applaudissez donc ! lui disait-elle ; c'est pour vous le mariage type, c'est le vrai mariage d'argent ! Suivez ce noble exemple... Qui sait, si j'avais cinquante mille livres de rentes, si vous ne demanderiez pas ma main !...

Partout où il allait, il était condamné à entendre parler de ce malheureux mariage. Chez le colonel c'étaient des imprécations, des doléances auxquelles Gabrielle essayait en vain de mettre un terme...

Ailleurs, tout en traitant sévèrement le but intéressé et les intrigues savantes de la jeune Parisienne, on éprouvait une certaine satisfaction (tel est le monde !) à la pensée qu'un changement allait se produire dans la vieille maison des Bausset, nul ne doutant que cette belle et adroite personne ne réussit à métamorphoser son mari, et à se créer une existence brillante et animée.

Ce matin-là donc, comme Robert était enseveli dans ses réflexions, un pas sonore résonna dans le corridor, et, la porte s'ouvrant aussitôt, il aperçut la haute taille et la tête blonde d'Olivier.

— Bonjour ! dit celui-ci d'un ton bref.

Robert le regarda avec surprise. Une expression de vive contrariété assombrissait ce visage, d'ordinaire si ouvert.

— Qu'as-tu donc ! tu parais fâché.

— Fâché ! s'écria M. de Kersall, on le serait à moins ! Tout est fini ; plus d'espoir de rupture, et cette pauvre enfant est à jamais privée de son héritage !

Tout en parlant, il jetait sur la table un journal tout froissé dont Robert s'empara aussitôt. C'était une petite feuille imprimée dans la localité, paraissant deux fois par semaine.

Après avoir erré quelques instants sur les colonnes remplies de dissertations plus ou moins intéressantes sur le cours des draps ou l'élevage des bestiaux, le regard du jeune homme tomba sur le paragraphe suivant :

« Avant-hier a eu lieu à Paris, en l'église Saint-Louis-d'Antin, le mariage de notre honorable concitoyen, M. Charles Bausset, ancien négociant, avec mademoiselle Andrée Bausset. Notre correspondant parisien a, sur notre demande, assisté

« à la cérémonie, à laquelle était présente une société peu nombreuse mais choisie.

« La mariée, qui a laissé parmi nous une réputation de beauté et d'élégance toute parisienne, portait une robe de satin blanc, qui recouvrait entièrement le long voile en point d'Angleterre dont elle était enveloppée. — L'assistance a entendu des chants remarquables, notamment, etc., etc.

« Les époux sont partis le même jour pour l'Italie, et reviendront à Marsay dans quelques semaines... »

Robert posa le journal sur la table.

— Elle a bien joué son jeu, dit-il froidement.

— Oh !... quant à cela, je crois qu'elle n'a épousé Charles Bausset que parce qu'elle n'a pu faire autrement ; je suis convaincu que son désir était simplement de se faire donner une dot. Mais que m'importeraient ces gens-là, si notre pauvre amie n'était pas la victime de tous ces mariages, et aussi, il faut le dire, de la sottise colérique de son père, — car le colonel m'a avoué lui-même que son frère avait parlé de faire quelque chose pour elle. Naturellement, sa fureur malencontreuse a tout gâté... Que va-t-il arriver ? mademoiselle Gabrielle continuera à se dévouer pour son père, et à travailler pour subvenir à ses dépenses jusqu'au jour où il mourra, la laissant sans ressources, et forcée, alors, de gagner sa propre vie. Tout cela m'indigne ! Cette jeune fille se trouve sacrifiée à tous les égoïsmes qui l'entourent !...

Olivier, se levant brusquement, se mit à arpenter la chambre à grand pas.

— Et elle est fière, avec cela ! Léonie tâche de l'aider ; mais il ne faut pas qu'elle le soupçonne, et dans ces conditions, il est difficile de faire quelque chose d'efficace.

— Olivier, dit tout à coup Robert, tu m'a dit que mes appointements pouvaient suffire à entretenir un ménage. Le crois-tu encore ?

M. de Kersall s'arrêta court, et regarda Robert en face.

— Sans doute ! Est-ce que tu...

— Alors, veux-tu aller tout de suite demander pour moi au colonel la main de sa fille ?

— Tu veux l'épouser ? Tu renonces à chercher une femme riche ?

— Je suis revenu des mariages d'argent... J'ai vu de trop près qu'ils ont de honteux... J'aime mademoiselle Gabrielle, et j'ai longuement muri ce projet... trop longuement, peut-être ! Je sais qu'elle me donnera un bonheur plus pur et plus vrai que toutes les jouissances matérielles du monde.

— Alors tu te résignes à vivre pour toujours en province ?

— La province a droit à ma reconnaissance ; peut-être y suis-je devenu meilleur... Va donc vite, Olivier !... vite, vite !...

Olivier prit son chapeau, et lui serra la main à la briser.

— C'est bien, dit-il avec émotion, je te prédis que tu seras aussi heureux que moi... et c'est beaucoup dire !

Il s'en alla brusquement, et Robert le vit traverser la rue et entrer chez le colonel.

Le jeune homme resta immobile, dans une attente remplie à la fois d'angoisses et de délices.

Le profil de Gabrielle se dessinait derrière le rideau à demi soulevé.

— Bientôt, se dit-il, c'est à ma fenêtre qu'elle travaillera. Elle sera toujours là pour m'encourager, me ranimer et... me rendre meilleur.

Le temps lui sembla long, et cependant vingt minutes ne s'étaient pas écoulées qu'Olivier traversait de nouveau la rue.



Robert courut lui ouvrir la porte.

— Eh bien ?

— A demain la réponse. Le colonel veut naturellement consulter sa fille.

— Mais que t'a-t-il dit ?... Il ne voit pas d'obstacles ?

— Oh ! non ; il m'a prodigué sur ton compte les phrases les plus aimables, et a débité un speech non moins senti sur le devoir des parents, qui est de se sacrifier pour leurs filles... Chose étrange ! il avait l'air bouleversé et ému ; se pourrait-il que mademoiselle Gabrielle lui tint réellement au cœur ?

— Quo c'est long d'attendre à demain ! murmura Robert.

— Viens nous voir ce soir pour passer le temps, dit Olivier en souriant ; nous t'attendrons pour souper, et nous nous engageons à ne parler que des mérites et des charmes de ta future !

Robert trouva la journée interminable. Il sortit d'un petit coffret ancien tous les bijoux de sa mère, et les regarda un à un. C'étaient une mince chaîne de Venise d'un travail exquis et inimitable, un bracelet en or uni orné d'un gros brillant, deux ou trois bagues et une élégante parure de perles et de saphirs. Il les rangea soigneusement sur le fond de velours bleu du coffret, et songea au plaisir qu'il aurait à les offrir à sa fiancée...

Quatre heures sonnèrent enfin.

Il sortit précipitamment, et crut chez mademoiselle de la Morlière, qu'il trouva seule.

— Avez-vous vu mademoiselle Gabrielle ?

— Non, répondit-elle le regardant avec étonnement. Qu'est-il arrivé ?

— Il est arrivé que je l'ai demandée en mariage, et que je suis sur des épines, attendant la réponse qu'on me donnera seulement demain.

Mademoiselle de la Morlière resta muette de surprise, puis ses yeux se remplirent de larmes.

— Enfin ! dit-elle ; tendant la main au jeune homme.

— Si vous saviez combien je luttai contre moi-même ! reprit-il d'un air heureux, car je l'aimais depuis longtemps.

— Et vous avez choisi, pour demander sa main, le moment où elle a perdu son héritage !... Allez, j'avais toujours pensé que vous valiez mieux que vos paroles !

— Et vous croyez qu'elle m'acceptera ?

— Je crois que oui, répondit Mademoiselle de la Morlière, souriant finement.

— Je vous en prie, allez la voir tout à l'heure, et plaidez ma cause auprès d'elle !

— Vous croyez donc que c'est nécessaire ?

— Je crains tout. Suis-je digne d'elle ? Elle est si parfaite ! Dites-lui, et ceci peut influencer une âme comme la sienne, dites-lui que déjà elle a ranimé en moi de pieuses croyances. Elle a triomphé de mon indifférence, de mon insouciance religieuse... Je sens qu'elle m'amènera à Dieu... Promettez-lui que je ne serai pas rebelle, et que je demanderai avec elle, du fond du cœur, ce qui manque encore à ma foi.

Mademoiselle de la Morlière lui tendit la main.

— J'irai ce soir, dit-elle.

Il n'était pas cinq heures. Robert erra comme une âme en peine dans la ville, fit le tour des Allées, et, se retrouvant sur la place, il entra à l'église.

Les hautes voûtes ogivales semblaient encore plus élevées et plus élancées dans l'obscurité qui régnait déjà dans le pieux édifice, qu'éclairaient seuls la lampe du sanctuaire et quelques cierges allumés devant l'autel de la sainte Vierge. Sous cette

lueur incéaise, la vieille cathédrale prenait un aspect encore plus tranquille, plus poétique, plus mystérieux.

Quelques femmes priaient dans les chapelles, et, debout contre un pilier, Robert reconnut la haute stature d'Olivier. Il ne troubla point sa prière, et s'avança vers l'autel, saisi d'une émotion involontaire. Ses pas éveillaient les échos des voûtes silencieuses, tandis que son ombre s'allongeait démesurément sur les dalles blanchâtres.

La majesté du saint lieu impressionnait son esprit, mais c'était une sensation douce et calme... Une satisfaction intime s'emparait de son cœur, le récompensant déjà d'avoir préféré aux plaisirs de la vie ce trésor de bénédictions et de grâces qu'apporte avec elle une femme chrétienne. Il entrevoyait, non-seulement des jours de bonheur et de paix dans l'affection dévouée de cette jeune fille si accomplie, si largement douée des richesses de l'intelligence et du cœur, mais encore une autre vie, plus élevée plus noble, à laquelle elle l'initierait doucement...

Les paroles du petit livre de sa mère revinrent à sa mémoire... « La vérité du Seigneur demeure éternellement. »

Les plaisirs, les richesses, les jouissances passent... Là n'est point la « vérité » qui « demeure ». Mais il la trouverait, cette vérité divine, dans le devoir accompli, dans une vie utile et charitable, dans l'effort de son âme vers le ciel, dans les prières de celle qu'il avait choisie pour sa piété autant que pour ses grâces... Elle l'amènerait à la vérité, et quand viendrait la fin de sa vie, car l'homme « s'évanouit avec le son même de ses paroles », il recueillerait ce céleste héritage et retrouverait dans un monde éternel la compagne avec laquelle il aurait noblement rempli sa tâche ici-bas.

Ses genoux se ploèrent, et il inclina la tête entre ses mains jointes...

Depuis bien des années, il n'avait pas prié. Il lui semblait cependant que la barrière établie entre Dieu et lui par une longue indifférence se renversait tout à coup...

C'est qu'il est une heure de miséricorde, un appel ineffable, une prévenance divine du Seigneur... Dieu venait à lui avec ce torrent de lumière, ces émotions mystérieuses, qu'il ne connaissait plus...

Il se sentait entraîné par un ardent besoin de croire ; il sondait la profondeur de cet abîme que chacun de nous porte en soi, de ce vide immense que le Créateur s'est préparé dans l'âme de sa créature... Et cependant le passé l'enlaçait encore de ses liens, l'orgueil résonnait, mille hésitations se réveillaient... Il résistait encore, son âme se débattait faiblement, comme l'oiseau cherche à échapper à la main secourable qui l'a sauvé des serres du vautour...

Enfin, son front se courba plus profondément, et en même temps que son cœur aride laissait échapper une prière ; ses yeux se mouillèrent de larmes si pures qu'il crut sentir un avant-goût du ciel...

Les vibrations de « l'Angelus » de sept heures, résonnant sous les voûtes élancées, l'arrachèrent à cette muette oraison. Il marqua son front du signe des chrétiens, et se relevant lentement, sortit de l'église et se rendit chez les de Kersall.

Olivier n'était pas là.

— Le colonel l'a fait appeler, dit Léonie... Cher monsieur Robert, vous aurez ce soir la réponse si désirée...

Hélas ! le jeune homme retombait dans les agitations de la terre et ressentait de nouveau toutes les anxiétés de l'attente. Madame de Kersall comprenait son angoisse et respectait son silence,



bien qu'elle cherchât de temps à autre à lui dire une parole encourageante.

Huit heures sonnaient lorsque Olivier rentra enfin. Il jeta son pardessus sur une chaise, et eut un silence sur son front couvert de sueur.

— Eh ! bien, demanda Robert d'une voix qu'il essayait en vain de raffermir.

— Eh ! bien, mon pauvre ami, c'est une mauvaise nouvelle... Mademoiselle Bausset ne veut pas se marier... J'ai en vain essayé de la faire changer de résolution, elle paraissait souffrir de la peine qu'elle t'infligeait, profondément touchée d'une recherche aussi désintéressée, mais est restée inébranlable dans son refus.

Robert ne prononça pas une parole. Une pâleur de marbre était répandue sur son visage. Il serra la main d'Olivier et s'inclina devant sa femme.

— Oh ! ne nous quittez pas ainsi ! dit Léonie, les larmes aux yeux. Laissez-nous essayer d'adoucir pour vous ce choc douloureux !

— Merci, madame, je sais combien vous êtes bonne, mais j'ai besoin d'être seul...

Il rentra chez lui, et en montant dans sa chambre, il aperçut le petit coffret à bijoux resté sur sa table. Il ne put supporter la vue de ce témoin de ses joyeuses espérances, et ouvrit son tiroir d'une main fiévreuse... En remettant le coffret à sa place, « l'Imitation » frappa son regard.

Il le prit, et, pour la seconde fois, l'ouvrit au hasard.

O communion mystérieuse entre la mère et son enfant !...

Les lignes marquées au trait rouge qui avaient jadis consolé la jeune femme, il les lisait à son tour avidement :

« Et cependant, que dirai-je ? Seigneur, que votre volonté soit faite !... » « j'ai bien mérité de souffrir et de porter ce fardeau »

Ma paix est avec les hommes doux et humbles de cœur.

La tienne sera dans une grande patience. »

Dieu soit béni ! Il comprenait maintenant ce langage, et l'apaisement se faisait dans sa douleur.

Il s'assit près de sa fenêtre, et regarda la petite lampe qui, de l'autre côté de la rue, laissait entrevoir l'ombre de Gabrielle penchée sur sa table de travail.

Si quelqu'un était passé cette nuit-là dans la rue silencieuse et déserte, il eût été surpris de voir ces deux lumières briller en face l'une de l'autre alors que toutes les maisons voisines étaient plongées dans l'obscurité... Mais il n'eût pu deviner quelles souffrances voillaient ainsi... Ces deux lumières éclairaient le deuil de deux cœurs, un deuil profond quoique paisible et résigné.

Tandis que Robert épanchait devant mademoiselle de la Morlière son cœur plein d'un heureux espoir, quelques heures auparavant, le colonel appelait sa fille dans le salon, où régnait une demi-obscurité.

Quelque chose d'inaccoutumé se passait à coup sûr dans la maison, car le colonel n'avait pas fait sa promenade ordinaire, ni même sa partie de billard, et cette dernière omission n'avait pas peu surpris les habitués du café du « Lion. »

Quand la jeune fille entra dans le fumoir, son père était assis près du feu, semblant absorbé dans ses pensées.

— On ne voit plus, ici, dit-elle ; je vais allumer la lampe.

— Non, non ! Il n'en est pas besoin pour causer... J'ai à te parler, Gabrielle.

Elle s'assit en face de lui, agitée d'une émotion inquiète et soudaine, se demandant quel nouvel embarras allait fondre sur elle.

Gabrielle, reprit son père d'une voix hésitante, j'ai reçu pour toi une demande en mariage.

Il ne leva pas les yeux ; d'ailleurs, dans l'obscurité croissante, il n'eût pu découvrir les impressions de sa fille.

— C'est M. Varoy, reprit-il, voyant qu'elle restait silencieuse.

Le cœur de Gabrielle reçut un choc violent à cette communication inattendue, et un flot de joie ineffable y monta rapidement.

Il la demandait en mariage !... Et cela, au moment où elle était à jamais privée de toute perspective de fortune !... Lui, ce cœur noble et bon qu'elle avait vu, jour par jour, s'ouvrir à toutes les saines influences, accueillir toutes les idées utiles, — qui n'avait plus besoin que d'un élan pour s'élever à la pratique de la religion !... Oh ! c'était trop de bonheur ! Un hymne de reconnaissance s'éleva de son âme vers Dieu.

Je ne te demande pas ta réponse aujourd'hui reprit le colonel, avec les mêmes manières contraintes. Tu me la donneras demain... Non, non, ne me dis rien ce soir ; ces choses-là exigent des réflexions sérieuses. Si tu dis non, — c'est bien... je ne t'influencerai pas... Si ta décision est favorable à M. Varoy... tout ne sera pas encore fini, il faudra... que... je parle... d'affaires avec lui.

Il passa son mouchoir sur son front humide de sueur.

Gabrielle, semblant s'éveiller de son doux rêve, leva les yeux sur lui. La lueur de la flamme lui montra un visage pâle et boulevé.

— Mon père, qu'avez-vous ?

Il ne répondit pas.

Elle s'agenouilla près de lui, prit ses mains entre les siennes.

— Mon père, de grâce, qu'avez-vous ? Ne voulez-vous pas me le dire, à moi, votre fille, votre meilleure amie ?

Il s'essuya de nouveau le front d'un geste nerveux, et reprit, ses dents claquant malgré la sueur qui l'inondait :

— Si tu dis oui... il faudra qu'il sache... que tu n'as plus tes dix mille francs...

— Oh ! cher père, n'est-ce que cela ? s'écria-t-elle soulagée, je suis sûre qu'il n'en prendra guère de souci, et je me charge de lui expliquer...

— M. de Kersall dit, reprit le colonel sans l'entendre, que je dois te remplacer cette rente. Mais il ne sait pas que... ces temps derniers, j'ai dû de nouveau... emprunter... sur la maison.

Gabrielle l'écoutait, terrifiée.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 9 SEPT. 1880 — (No. 37.)

### « LE FEUILLETON ILLUSTRÉ »

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centimes la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : « Feuilleton Illustré, Boite 1380 B. P. »

MORNEAU & CIE., Propriétaires,

60, RUE ST. GABRIEL, MON REAL